

Productivité et condition humaine

Claude Lévi-Strauss



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/73>
DOI : 10.4000/etudesrurales.73
ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001
Pagination : 129-144

Référence électronique

Claude Lévi-Strauss, « Productivité et condition humaine », *Études rurales* [En ligne], 159-160 | 2001, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/73> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.73

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

Productivité et condition humaine

Claude Lévi-Strauss

NOTE DE L'AUTEUR

Ce n'est pas sans hésitation ni doute que je laisse publier ce texte inédit d'une communication présentée à Tokyo en 1983, dans le cadre d'un symposium organisé par le Japan Productivity Center. On y relèvera pêle-mêle des raccourcis, des approximations, peut-être des inexactitudes. J'avais pour excuse de m'adresser à un public japonais essentiellement composé d'économistes, d'industriels, d'hommes d'affaires, de politiques, qui, probablement, n'avaient jamais entendu un ethnologue parler de leurs problèmes. Au prix de simplifications qu'on pourra juger abusives, je me suis efforcé de surmonter les obstacles à la communication et de ne pas faire trop regretter à mon auditoire une invitation qui témoignait de l'ouverture d'esprit des organisateurs.

- 1 Bien qu'il la lise et l'entende répéter tous les jours, l'affirmation que le chômage continuera de s'aggraver si le produit national n'augmente pas régulièrement d'un certain pourcentage déconcerte l'ethnologue et suscite en lui un sentiment d'irréalité. Il existe donc des sociétés – la sienne – qui vivent dans un état permanent de déséquilibre, constamment en lutte contre le temps, pour qui le simple fait de ne pas avancer se traduit par un recul, qui doivent produire, et produire sans trêve pour que ses membres aient une chance de trouver dans le travail leur subsistance et leur dignité ?
- 2 Si, comme on peut le croire, le genre de vie des sociétés qu'étudient les ethnologues offre une image approximative des conditions techniques et économiques qui prévalurent pendant 99 % de l'histoire de l'humanité, le contraste est frappant, en effet, entre nos sociétés condamnées à produire ou périr et toutes les autres. Celles qu'on appelle « primitives », non parce qu'elles le sont – toutes les sociétés ont derrière elles une histoire aussi longue – mais parce qu'elles se voudraient telles, ont pour seule ambition de rester dans l'état où elles s'imaginent que les dieux ou les ancêtres les créèrent au commencement des temps : avec un effectif démographique constant, qu'elles savent d'ailleurs maintenir, et un niveau de vie inchangé que leurs règles sociales et leurs

croyances métaphysiques les aident à protéger. Que, dans cet équilibre établi une fois pour toutes, rien ne bouge, voilà leur idéal, sinon bien sûr leur réalité. L'idée qu'il faut se battre pour simplement durer, qu'à défaut de marquer de nouveaux avantages on perd ceux qu'on croyait acquis, que le temps est un bien rare dont on ne gagne jamais assez, toutes ces notions leur sont étrangères et l'étaient encore, jusqu'à une époque récente, aux campagnards et aux artisans des pays même développés. On sait que les révolutions dont ceux-ci furent le théâtre pendant les temps modernes eurent moins pour cause le désir d'améliorer les conditions d'existence, que de les défendre quand elles étaient menacées.

- 3 La tâche qu'on m'a confiée suppose donc qu'un problème ait été préalablement résolu. Les organisateurs de ce symposium souhaitent que, de considérations ethnologiques, puisse se dégager – je cite – « un concept universel de productivité qui transcende les différences culturelles et historiques entre les peuples ». Mais un tel concept universel existe-t-il, est-il même simplement concevable, ou faut-il voir dans la notion de productivité une catégorie relative, dont le sens et la portée se limitent aux sociétés industrielles régies par une économie de marché ?
- 4 La question n'est pas nouvelle. Elle fut posée avec éclat, il y a une trentaine d'années, par un éminent juriste et historien des idées économiques aujourd'hui disparu, Karl Polanyi, et pendant les vingt ans qui suivirent, elle a alimenté un débat entre deux écoles qu'on a convenu d'appeler « formaliste » et « substantiviste ». Pour la première, les catégories et les lois de la science économique ont une valeur universelle, quel que soit le type de société. Partout, le problème économique consiste, pour l'homme confronté à une situation de rareté, à chercher par un calcul rationnel comment maximiser ses gains et minimiser ses pertes. Le but essentiel de toute activité économique serait de satisfaire des besoins au moindre coût, donc de faire un profit et de créer, si possible, des « surplus » propres à satisfaire d'autres besoins. À l'échelle collective, une société créatrice de « surplus » – c'est-à-dire dotée d'une meilleure productivité – pourrait entretenir des spécialistes non productifs, ou qui ne le sont pas immédiatement, et se donner ainsi une structure diversifiée. À quoi les substantivistes – Polanyi et son école – répondent que ces schémas ne valent que pour les sociétés marchandes apparues à une époque récente, coïncidant avec la naissance du capitalisme. Dans les sociétés anciennes, dans les sociétés paysannes récentes ou contemporaines et dans celles qu'étudient les ethnologues, il est impossible, disent-ils, d'abstraire des lois comparables, parce que leur vie sociale a une « substance » homogène où les aspects que nous appellerions économiques sont indissociables de tous les autres aspects. Dans ces sociétés, le choix et la quantité du travail fourni n'ont pas principalement pour but de réaliser un gain ; ils servent à acquérir du prestige et à contribuer au bien de la société. Produire une belle récolte, célébrer un rituel dans les formes prescrites, exécuter correctement une danse à l'occasion des cérémonies, sont des activités de même type en ce sens qu'elles mettent en branle des forces dont dépendent le présent et l'avenir du groupe. Des gestes qui, pour nous, seraient purement économiques s'inscrivent dans un contexte de rapports entre individus, entre groupes, entre l'homme et la nature ou le monde surnaturel. Un Mélanésien que les règles sociales obligent d'entretenir avec ostentation le ménage de sa sœur, ou qui, par la taille des ignames produits dans son jardin (au prix de soins patients qui lui eussent permis, avec le même travail, de faire une récolte moins spectaculaire, mais plus abondante), cherche à prouver sa bonne entente avec les divinités agricoles, est animé de préoccupations tout à la fois techniques, culturelles, sociales et religieuses. On

ne voit pas quel rôle y joueraient ces êtres de raison dont l'économiste fait sa société habituelle, et qui se nomment utilité marginale, rentabilité, productivité et profit.

- 5 La querelle entre substantivistes et formalistes semble en voie de s'éteindre ; c'est probablement qu'il s'agissait d'un problème mal posé. Bien que les ethnologues se soient déclarés en grande majorité substantivistes et que la théorie s'appuie principalement sur des arguments ethnologiques, j'ai moi-même soutenu depuis longtemps qu'une homologie formelle existe entre les trois grands modes de communication dont, pour leur fonctionnement, dépendent les sociétés humaines : l'état de société se définit par l'échange des messages, grâce à la communication linguistique ; par l'échange des biens, qui relève de l'activité économique ; et, du fait de la prohibition de l'inceste, par l'échange des femmes entre des familles biologiques.
- 6 Les conceptions défendues par les formalistes et les substantivistes constituent donc plutôt des cas limites ; aucune société n'existe qui les réalise pleinement l'un ou l'autre : toutes s'échelonnent entre ces pôles. Même parmi les peuples dits primitifs, on connaît en Amérique du Nord, en Mélanésie, en Micronésie, des sociétés dont les membres assoiffés de richesses – sous des formes aussi diverses, selon le groupe considéré, que des parures ou monnaies de coquillage, des objets en pierre taillée sans usage pratique, des tissus ou nattes, des plaques de cuivre ornementales, ou bien des porcs – calculent, spéculent, prêtent et empruntent à intérêt. Ils agissent donc en entrepreneurs. Inversement, si toute l'activité des sociétés à marché relevait des lois économiques, la science économique serait une science véritable permettant de prévoir et d'agir, ce qui n'est manifestement pas le cas : preuve que même dans les conduites qui semblent purement économiques, d'autres aspects interviennent et qui, même chez nous, prennent la science économique en défaut. La différence est relative, non absolue, de sorte qu'on peut comparer le pouvoir explicatif de la théorie économique au rendement d'un piston qui se meut dans une enveloppe, tantôt un peu, tantôt beaucoup plus large que lui. Même dans le meilleur des cas, le piston n'adhère jamais complètement à la paroi et laisse échapper une certaine quantité d'énergie, ou, dans le cas de la théorie économique, d'information qui manque pour qu'on puisse comprendre le fonctionnement de la machine sociale en termes purement économiques.
- 7 Mais la notion de productivité, sujet de ce symposium, relève-t-elle vraiment de la théorie économique ? Ses précurseurs voyaient dans l'activité productrice une condition préalable à la vie économique, plutôt qu'un de ses moments ou une de ses modalités. Au XVIII^e siècle, les physiocrates admettaient comme un postulat qu'en tout lieu et à toute époque, un intérêt personnel poussait chaque homme à multiplier les choses dont il était vendeur, à grossir la masse des jouissances qu'il pouvait procurer aux autres hommes, afin de grossir, par ce moyen, la masse des jouissances que les autres hommes pouvaient lui procurer en échange. Pour ces penseurs, l'intérêt personnel jouait le rôle d'un premier moteur qui déclenchait la machine économique et l'animait d'un mouvement perpétuel. Adam Smith, père de la science économique, annonçait, dans le titre du premier livre de *The Wealth of Nations*, une recherche sur « *the causes of improvement in the productive powers of labour* ». Mais cette recherche, telle qu'il la conçoit, consiste seulement à déterminer les voies par lesquelles les produits arrivent sur le marché. La science économique classique présuppose que des richesses sont créées ; elle se soucie peu de savoir pourquoi et comment. Ce qui l'intéresse d'abord, ce sont les mécanismes qui régissent l'échange, la répartition et la consommation des produits. Il faut qu'elle se donne au départ ceux-ci.

8 D'ailleurs, la science économique repose dans son entier sur la notion de rareté dont, pour elle, tout le reste découle, alors que la productivité constitue le meilleur moyen de surmonter, et, à la limite, de nier cette rareté. Ce moyen n'est pas en lui-même économique ; il procède du besoin physiologique, psychologique ou moral, et s'exerce par des voies elles aussi non économiques : technique, invention, création... Dans une société capable, par sa productivité, de satisfaire tous les besoins de ses membres, la notion de rareté ne trouverait aucun point d'application, et le raisonnement économique n'aurait plus de matière sur quoi s'exercer. Or, nous le verrons, les ethnologues croient que de telles sociétés existent, et que leur connaissance est indispensable à qui veut réfléchir sur la nature et les formes de la productivité.

9

10 Écartons donc les problèmes théoriques et demandons-nous ce que les faits révèlent en commençant par les informations dues à la préhistoire qui, voyant dans le temps les choses à très grande échelle, offre une représentation globale de l'évolution humaine. Nous ne connaissons pas grand-chose des millions d'années qui s'écoulèrent depuis l'apparition des premiers hominiens ; mais, pour les cent mille dernières années, les préhistoriens décrivent une évolution graduelle des outils en pierre taillée. Au début, la longueur du tranchant utilisable – c'est-à-dire la partie productive de l'outil – n'excédait pas 40 centimètres pour 1 kilogramme de matière ; elle augmente régulièrement jusqu'au stade terminal de l'outillage lithique, où elle atteint pour le même poids 100 mètres : soit une productivité multipliée par un facteur 250. En même temps, l'outillage se diversifie et passe d'un type unique à deux ou trois dizaines d'outils différents.

11 Ces constatations sont saisissantes, mais elles suscitent toutes sortes d'interrogations. Les cent mille ans pris en compte furent précédés d'une période de plus de deux millions d'années, pendant laquelle, autant qu'on sache, un outillage lithique borné à sa plus simple expression n'a pas changé. Nous avons donc affaire à un brusque décollage de la productivité, mais qui progresse à un rythme incroyablement lent et dans un temps, en quelque sorte, distendu. Quel sens peut-on attacher à une évolution dont les individus, qui en sont pourtant les agents, ne peuvent avoir nulle conscience ? De plus, la courbe qu'on propose intègre des informations provenant des régions du monde les plus diverses, relatives à des hominiens ou humains qui se sont succédé ou qui ont coexisté dans le temps. Enfin, quand on représente l'évolution par une courbe, on ne doit pas oublier, les préhistoriens eux-mêmes le soulignent, que cette évolution s'est faite de façon discontinue : elle a procédé par bonds et par paliers, en fonction de révolutions techniques localisées dans l'espace et dans le temps. Pendant des centaines de milliers d'années, les ancêtres de l'homme se sont bornés à choisir des galets trouvés à l'état naturel, qu'ils rendaient maniables et tranchants en faisant sauter des éclats à l'extrémité ou sur toute la surface. Avec ce qu'on a appelé la « révolution levalloisienne », il y a 200 000 ou 300 000 ans, la technique se transforme : les éclats enlevés sur le galet servent à préparer un outil ensuite détaché du noyau ; celui-ci passe du rôle d'outil à celui de matière première pour fabriquer des outils. Une fois l'outil détaché par percussion avec un marteau de pierre, les éclats primaires sont retouchés à l'aide d'un marteau ou d'un pointeau en os pour enlever de petits éclats sur les bords. À ces industries « sur éclats » succèdent des industries « à lames », encore plus économes de matière. Enfin, les lames elles-mêmes passent au rang de matière première : brisées en petits morceaux dont on arme des montures de bois ou d'os pour faire des perçoirs, des pointes de flèches, des scies, des faucilles. C'est ce qu'on appelle les industries à microlithes.

- 12 On est donc en présence, moins d'une évolution continue que de découvertes disjointes dans l'intervalle desquelles les techniques stagnent. On connaît dans le Proche-Orient des sites qui furent occupés de façon continue pendant plusieurs dizaines de millénaires et où, pendant ces longues périodes, les techniques de la taille et la typologie des outils de pierre n'ont pratiquement pas changé ; il est donc difficile d'imaginer que les innovations s'expliquent exclusivement par un souci d'économiser la matière première ressentie à l'échelon local. Le silex et autres roches dures existent en beaucoup d'endroits dans la nature ; en revanche, nous savons que les gisements naturels, quand ils sont étroitement localisés, s'épuisent beaucoup plus vite qu'en plusieurs dizaines de milliers d'années. Mais les économies de matière première ont pu faciliter son transport à de plus grandes distances des lieux où on les rencontrait naturellement, donc permettre à nos ancêtres de circuler plus à l'aise, et même de s'établir loin des gisements dont ils étaient tributaires pour leurs armes et leurs outils.
- 13 À côté de ces améliorations de la productivité qu'on peut appeler qualitatives, on relève en divers endroits, aux temps préhistoriques, des explosions de productivité signalées par la quantité considérable de biens que des entreprises industrielles – au sens le plus moderne du terme – mettaient sur le marché. À Spiennes, en Belgique, une superficie d'au moins 50 hectares est criblée de puits de mine et de galeries qui permirent d'extraire le silex à des profondeurs dépassant 15 mètres. Il y avait des ateliers où l'on se contentait de dégrossir les pics des mineurs, les haches, ou de débiter des éclats : livrées à des ateliers de spécialistes, ces ébauches y recevaient leur forme définitive. À Grimes Graves, en Angleterre, plusieurs centaines de puits de mine servirent à évacuer, pour en tirer les rognons de silex, des milliers de mètres cubiques de craie. À l'orée des temps historiques, le centre minier et industriel du Grand-Pressigny, en France, s'étendait sur plus de 10 kilomètres et exportait, jusqu'en Suisse et en Belgique, des outils et des armes de pierre hautement prisées parce que la couleur du silex local rappelait celle du bronze. Le Grand-Pressigny produisait ainsi des contrefaçons, en pierre, d'armes de bronze, à une époque où cet alliage n'était sans doute plus accessible qu'aux plus fortunés.
- 14 Ces structures industrielles et commerciales, tournées vers un marché que, toutes proportions gardées, on peut qualifier d'international, existaient déjà à des époques beaucoup plus anciennes. Pendant la période magdalénienne, il y a environ quinze mille ans, se tenaient dans le sud-ouest de la France de grandes foires intertribales. On y proposait un type de propulseur présentant le même décor sculpté reproduit peut-être à des centaines d'exemplaires et diffusé jusqu'à 150 kilomètres de distance, des coquillages importés de l'Atlantique et de la Méditerranée, des outils de silex d'origine non locale.
- 15 Toujours en France et plus près de nous, à l'époque gallo-romaine, sur le site de la Graufesenque, pendant plus d'un siècle, des centaines d'ateliers de potiers dotés d'une organisation collective et employant une main-d'œuvre importante, inondèrent l'Europe de millions de céramiques reproduisant les mêmes modèles, et dont des exemplaires furent exportés jusqu'en Inde.
- 16 On estime que l'écriture apparut dans le sud de la Mésopotamie vers 3400 avant notre ère. Il est frappant que, pendant mille ans, elle ne servit qu'à enregistrer des biens emmagasinés, des taxes payées, des locations de terre, des offrandes aux temples. Vers 2500 avant notre ère seulement, l'écriture commence à être utilisée pour rédiger des textes mythologiques, historiques ou littéraires. On peut donc dire qu'à ses débuts, et pendant plusieurs siècles, l'écriture fut un moyen au service exclusif de la productivité.

- 17 L'ethnologie apporte des témoignages du même ordre. On s'est longtemps demandé comment les populations dont le travail était requis, dans le sud du Mexique et en Amérique centrale, pour bâtir les cités maya et leurs monuments imposants, pouvaient vivre sur place en tirant leur subsistance d'une petite agriculture familiale et dispersée comme celle que pratiquent les paysans maya actuels. Or, depuis une vingtaine d'années, la photographie aérienne a révélé l'existence, non seulement en pays maya, mais dans plusieurs régions d'Amérique du Sud qu'on croyait avoir été occupées par des cultures très rustiques, de systèmes agricoles d'une stupéfiante complexité. L'un des plus récemment décrits, en Colombie, s'étend sur 200 000 hectares de terres inondables, aménagées entre le début de l'ère chrétienne et le VII^e siècle en y creusant des milliers de canaux de drainage entre lesquels on cultivait d'étroites bandes de terrain artificiellement exhaussé. Ainsi les cultures étaient-elles à la fois protégées des inondations et irriguées. On a calculé que cette agriculture intensive à base de tubercules, jointe à la pêche dans les canaux, pouvait nourrir plus de 1 000 habitants par kilomètre carré. À moindre échelle, des formes analogues d'agriculture intensive existaient et se sont maintenues jusqu'à nos jours en Mélanésie et en Polynésie.
- 18 Des peuples, que nous imaginons volontiers arriérés, furent donc capables d'améliorer leur productivité et, dans des domaines très divers – industrie lithique, céramique, agriculture –, de la pousser à un degré comparable au nôtre et même qui, à divers égards, le surpasse. Ces hommes, n'en doutons pas, eurent par intermittence une mentalité productiviste ; mentalité plaisamment attestée chez les Inca : si les peuples qu'ils avaient soumis étaient trop pauvres ou de culture trop rudimentaire pour leur livrer chaque année de l'or, des grains et des tissus, ils exigeaient d'eux des tributs de poux. Les Inca accordaient donc au devoir de produire une valeur morale, indépendante de la nature et de la qualité des produits.
- 19 Et pourtant, coexistant souvent avec ces attitudes, les ethnologues en observent d'autres qui prennent leur contrepied. Car les mêmes peuples s'emploient aussi à limiter leur productivité par des mesures négatives, qui mettent un frein à l'exploitation des ressources naturelles et loin de l'accroître, la maintiennent constante au fil des années. En Afrique, en Australie, en Polynésie et en Amérique, des chefs ou prêtres spécialisés, parfois aussi des corps de police, disposaient de pouvoirs absolus pour fixer le moment où la chasse ou la pêche de telle ou telle espèce animale, la collecte de chaque sorte de plante sauvage, la récolte des produits agricoles pouvaient raisonnablement commencer, et le temps pendant lequel il était permis de chasser ou de pêcher : deux jours par an, pour une certaine espèce de requin chez les anciens Maori. Un peu partout, dans ces sociétés, la croyance que chaque espèce végétale ou animale a un « maître » surnaturel qui punit les coupables de prélèvements excessifs, contribue à modérer ceux-ci. De même, la théorie indigène, bien attestée en Amérique, suivant laquelle le capital de vie commun à toutes les espèces, y compris l'homme, représente une quantité constante, de sorte que le crédit de vie ouvert à celui qui commettrait des abus serait amputé du montant correspondant.
- 20 On ne peut se dissimuler que toutes ces attitudes envers la productivité offrent d'étranges contrastes. L'évolution de l'outillage depuis les débuts de la préhistoire jusqu'à la fin du paléolithique supérieur pose un problème, par une orientation qui semble permanente bien que son extrême lenteur la rende difficilement concevable. De même pour l'alternance ou la coexistence de phases d'innovation rapides et de longues stagnations. De même, enfin, pour une idéologie tantôt productiviste, tantôt obsédée par le souci de maintenir constante la productivité du milieu naturel.

- 21 À des niveaux et dans des domaines différents, les sociétés humaines observent donc, vis-à-vis de la productivité, des attitudes hétérogènes. Nous avons également constaté que l'évolution des industries lithiques au cours de la préhistoire recouvre plusieurs types d'évolution distincts. Pour tenter de comprendre ces phénomènes, on peut, me semble-t-il, s'inspirer des réflexions de certains biologistes. Ils mettent aujourd'hui en doute la validité de l'hypothèse darwinienne selon laquelle les espèces évolueraient de façon graduelle et continue, en retenant, parmi la multitude des petites variations individuelles, celles qui offrent un avantage sélectif et en éliminant les autres. Nous savons maintenant que des espèces végétales ou animales peuvent demeurer inchangées pendant des centaines de milliers ou même des millions d'années. Les variations individuelles au sein d'une population n'ont pas d'influence sur cette stabilité. En revanche, les changements intéressant les espèces, quand ils surviennent, se font très vite (à l'échelle des temps géologiques, s'entend) ; probablement lorsque quelques représentants d'une espèce se trouvent isolés dans un nouveau milieu. Comme nous l'avons remarqué pour la productivité, l'évolution biologique se produit par à-coups : de longues périodes de stagnation sont ponctuées (d'où le nom de « ponctualisme » donné à la théorie) par de courts intervalles de changements massifs et rapides. Ces changements ne suivent pas toujours la même pente ; ils retournent parfois en arrière : qu'on pense à l'outillage néolithique en pierre polie où, brusquement, la tendance antérieure à l'économie de matière première s'inverse. Ce n'est pas tout, car, au lieu d'une évolution homogène, il faut en concevoir plusieurs dont la nature n'est pas la même et qui opèrent à des niveaux différents : variations individuelles au sein de populations, qui sont lentes et graduelles ; processus de spéciation, rapides, et dont la valeur adaptative est incertaine ; enfin, macroévolution s'exerçant sur des groupes d'espèces qui, chacune, ne subit pratiquement pas de changement pendant des périodes prolongées.
- 22 Que la situation ainsi décrite soit, sous certains aspects, transposable aux sociétés humaines, que les rapports de celles-ci au milieu naturel, tels que leur productivité les reflète, ne relèvent pas d'un modèle unique, inégalement développé, mais peuvent appartenir à des types mutuellement irréductibles, j'aimerais le montrer au moyen d'un exemple emprunté à un domaine sur lequel la sagacité des spécialistes d'anthropologie économique s'est particulièrement exercée au cours de ces dernières années.
- 23
- 24 Si l'on excepte les grandes révolutions industrielles des XIX^e et XX^e siècles, il est généralement admis que la productivité ne s'accrut jamais de façon si rapide et massive qu'avec l'invention de l'agriculture. Grâce à l'agriculture, pense-t-on, les groupes humains purent devenir sédentaires ; la conservation des grains les mit à l'abri de la disette ; la population augmenta ; disposant de surplus, les sociétés purent entretenir des individus ou des groupes : chefs, nobles, prêtres, artisans, non engagés dans le procès de la production alimentaire, mais qui remplissaient des fonctions spécialisées. Dans le laps de quatre ou cinq millénaires, une impulsion donnée par l'agriculture et entretenue par elle aurait conduit les hommes d'un stade de vie précaire toujours menacée par la famine, à une existence stable dans des communautés villageoises d'abord, dans des cités-États ensuite, enfin dans des empires.
- 25 Cette conception à la fois simple et grandiose est aujourd'hui battue en brèche. Des enquêtes minutieuses chez des peuples sans agriculture, portant sur les temps de travail, les quantités produites, leur valeur diététique, démontrent que la plupart vivent dans l'abondance. Des milieux géographiques, que notre ignorance des ressources naturelles

nous fait croire déshérités, recèlent pour ceux qui les habitent une profusion d'espèces végétales très propres à l'alimentation. Chez des Bushmen de l'Afrique du Sud, on a observé même pendant des années de grande sécheresse que des millions de noix du genre *Ricinodendron*, dont cette population tire une partie de sa nourriture, pourrissaient sur le sol parce qu'une fois les besoins alimentaires satisfaits, on ne prenait plus la peine de les cueillir. On a calculé aussi que, chez ce même peuple, la chasse et la collecte d'un seul homme suffit à entretenir quatre ou cinq personnes, soit une productivité autant sinon plus efficace que celle d'un paysan français à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. C'est d'autant plus vrai que le temps consacré à la quête alimentaire n'excède pas, en moyenne, deux heures et neuf minutes par jour. Chaque adulte actif travaille en fait pendant six heures, mais seulement deux jours et demi par semaine. Si l'on ajoute le temps consacré à la cuisine et à la confection des objets d'usage, on aboutit, pour plusieurs populations d'Afrique et d'Australie qui firent l'objet des mêmes enquêtes, à un temps de travail qui se situe entre trois et quatre heures par jour ; et cela, pour une production alimentaire moyenne (y compris les enfants et les vieillards) de 2 100 à 2 200 calories par jour et par personne, aussi bien en Afrique qu'en Australie, et, dans les deux cas, bien équilibrée.

- 26 Même chez des peuples qui partagent à peu près également leur temps entre le jardinage et la chasse ou la collecte de produits sauvages, on est frappé des résultats obtenus grâce aux activités du second type. Rapportées aux normes alimentaires établies par les plus hautes autorités scientifiques, une tribu indienne de la forêt péruvienne produit et consomme 210 % des calories, 248 % des protéines, 251 % du fer, 230 % de la thiamine, 183 % de la niacine, 1 208 % de la vitamine C ! On pourrait donner d'autres exemples. Par une heureuse rencontre, ont paru il y a deux ans au Japon les actes d'un symposium tenu en 1979 au Musée national d'ethnologie à Osaka sous le titre révélateur : *Affluent foragers*. J'ai appris ainsi l'existence d'une enquête étonnante par son modernisme, intitulée *Hidagofudoki*, menée en 1874 et qui démontre l'importance que la chasse et la cueillette des plantes sauvages offraient encore, au milieu du XIX^e siècle, dans une région du Japon. J'ai fait moi-même un bref séjour dans cette région de Hida en 1977, et j'ai été frappé de la place que les produits sauvages occupent toujours dans la cuisine locale (*sansai ryôri*).
- 27 Les chasseurs-collecteurs ont d'autant moins besoin de l'agriculture qu'ils savent, grâce à leurs règles de mariage et à diverses prohibitions, maintenir leur niveau démographique au-dessous du seuil de saturation, et même au chiffre optimum, rapporté à leur genre de vie, d'environ 1 personne par 2 km². Cela explique que, connaissant de tout temps des techniques préagricoles, ils n'éprouvent nul besoin de les développer. On aurait tort de croire, en effet, que l'agriculture et l'élevage sont le résultat de quelques découvertes soudaines et imprévues. Il y a quinze mille ans, les Magdaléniens faisaient de l'élevage symbolique en rassemblant des figurations d'animaux très divers dans l'espace restreint des grottes dont ils décoraient les parois. Dans le Proche-Orient où commence la domestication, celle du mouton remonte à environ 11 000 ans ; 5 000 ans plus tard seulement apparaît l'usage de la laine. Comme les Magdaléniens furent des éleveurs symboliques, les Australiens étaient récemment – certains sont encore – des agriculteurs symboliques : ils ne cultivent pas la terre, mais célèbrent des rites compliqués pour protéger les plantes sauvages, encourager leur croissance, éloigner d'elles les parasites et les calamités atmosphériques.
- 28 Ce n'est pas tout ; car des peuples sans agriculture savent brûler les champs de plantes sauvages en fin de saison pour obtenir une meilleure collecte l'année suivante ; ils font,

près de leurs habitations, des jardins de nourritures favorites avec des spécimens transplantés ; ils créent des habitats originaux constitués par les tas d'ordures, les pistes, les brûlis. Beaucoup des plantes plus tard cultivées préfèrent ces habitats bouleversés et y acquièrent des traits morphologiques désirables : gigantisme, développement des parties comestibles, maturation rapide... Ces peuples sèment aussi accidentellement en récoltant ; ils connaissent les plantes et savent les aider à survivre.

- 29 En résumé, toutes les dispositions mentales et les techniques nécessaires à l'agriculture existaient bien avant elle. Si les chasseurs-collecteurs, qui en seraient parfaitement capables, ne cultivent pas la terre, c'est parce qu'ils vivent beaucoup mieux sans cela. Il existe en Afrique des chasseurs-collecteurs au courant de l'agriculture par leur fréquentation de voisins qui la pratiquent. Ils refusent de les imiter parce que, selon eux, l'agriculture exige trop de travail et laisse trop peu de loisirs.
- 30 Dès lors, un problème se pose aux historiens et aux ethnologues : si l'agriculture n'était ni nécessaire aux hommes, ni même désirable, pourquoi donc apparut-elle ? On en discute passionnément depuis une bonne vingtaine d'années, et il est frappant qu'on en arrive à chercher les causes là où, auparavant, on voyait des conséquences : pression démographique, sédentarisation – car il y eut des sédentaires qui n'étaient pas agriculteurs, tels, dans l'est du Japon, les pêcheurs de l'époque Jômon – ou diversification de la structure sociale... Le temps me manquerait pour entrer dans le détail. Je noterai seulement que, parmi les hypothèses avancées, celle qui fait naître l'agriculture d'efforts pour maintenir des techniques préagricoles, imposés à des petits groupes humains déplacés dans un habitat marginal, ressemble de façon frappante aux conditions postulées par les biologistes punctualistes, dont j'ai parlé pour rendre compte de l'apparition d'espèces nouvelles. Pas plus que l'évolution biologique ne se réduit à un modèle unique, nous voyons par ce qui précède qu'il existe non pas un, mais plusieurs modèles de productivité. Les modes de production étudiés par les ethnologues – cueilleurs-ramasseurs, chasseurs-collecteurs, horticulteurs, agriculteurs, artisans, organisés ou non en castes, États africains, indonésiens, précolombiens, etc. – offrent autant de modèles de productivité différents qu'il est difficile de réduire à des phases successives du développement d'un modèle unique. Là même où certains de ces modèles se sont succédé dans le temps, rien ne prouve qu'il s'agisse d'une évolution graduelle et orientée dans le même sens. Sous plusieurs rapports, l'agriculture a représenté un progrès : elle fournit plus de nourriture sur un espace et dans un temps donnés, permet une expansion démographique plus rapide, une population plus dense, des sociétés plus étendues et plus nombreuses. Mais, à d'autres égards, elle constitue une régression : d'un point de vue qualitatif, elle dégrade le régime alimentaire, limité à quelques produits de grand pouvoir calorique mais moins riches en principes nutritifs ; ses résultats sont moins sûrs, car, en restreignant la gamme des produits alimentaires, elle transforme une mauvaise récolte en désastre. Elle exige plus de labeur. Il se pourrait même qu'elle fût responsable de la propagation des maladies infectieuses comme le suggère, en Afrique, la coïncidence remarquable, dans le temps et dans l'espace, entre la diffusion de l'agriculture et celle de la malaria.
- 31 Au cours de l'histoire, l'évolution de la productivité a donc revêtu non pas une, mais plusieurs formes hétérogènes qu'on ne peut ordonner sur une échelle commune. Elles représentent plutôt des choix entre des possibles offrant chacun des avantages, mais dont on doit payer le prix.

32

- 33 À l'invitation qui m'est faite de définir un concept de la productivité ayant une valeur universelle, faut-il donc répondre en dressant un constat négatif ? Je ne le crois pas pour plusieurs raisons.
- 34 En premier lieu, si l'histoire et l'observation directe de sociétés anciennes ou actuelles démontrent que des formes diverses de productivité ont chacune une valeur propre, une conséquence positive en découle. Ces modes de production qui, dans l'optique de l'industriel et du financier modernes, constituent des vestiges archaïques, des obstacles au développement, méritent qu'on les traite avec un extrême ménagement. On doit garder toujours présent à l'esprit la leçon du Proche-Orient : c'est là où naquirent l'agriculture et les cités-États ; et c'est là aussi où un fantastique accroissement de la productivité, inventé il y a dix mille ans, a le plus irrémédiablement détruit le milieu naturel et condamné les occupants postérieurs à la misère, par l'extinction d'une faune, jadis variée et abondante, et des espèces végétales les plus nécessaires à l'alimentation ; par le déboisement et la destruction de la végétation herbacée en raison du surpâturage ; enfin par la salinité accrue du sol due à une irrigation excessive et à un drainage insuffisant.
- 35 On s'emploie aujourd'hui à monter des banques de gènes où l'on préserve, en vue de besoins futurs, la prodigieuse diversité d'espèces végétales qu'au cours des millénaires, des modes de production totalement différents du nôtre surent créer. On espère ainsi pallier les dangers d'une agriculture réduite à quelques espèces tributaires d'engrais chimiques, et de plus en plus vulnérables aux agents pathogènes. Ne devrions-nous pas aller encore plus loin, et, non contents de conserver les résultats de ces modes de production archaïques, nous assurer par des mesures appropriées que les savoir-faire irremplaçables dont ils dépendent ne disparaîtront pas sans retour ?
- 36 Des mythes africains racontent que des ancêtres agriculteurs, devenus trop nombreux, se mirent en marche et errèrent pendant des années sous la conduite d'un chasseur. Pourquoi donc ce recours à un représentant d'un mode de production révolue ? Un de mes collègues a récemment démontré que ces récits se rapportent à la révolution agricole en forêt, qui eut lieu aux XVI^e-XVII^e siècles sous l'influence de la pénétration portugaise. Témoin résiduel de l'ancien mode de production, le chasseur était indispensable, par sa connaissance du terrain et des particularités du milieu naturel, pour explorer le pays, repérer les sites, conseiller ou déconseiller les nouveaux établissements.
- 37 Aujourd'hui même, en France et probablement aussi ailleurs, des grandes industries métallurgiques conservent, dans leur personnel, de vieux chaudronniers qui ne participent pas à la production en machines. Mais, de l'ancien travail manuel, ils ont gardé une sensibilité à la matière, infiniment précieuse quand des difficultés imprévues se présentent pour imposer certaines formes au métal ou souder ensemble des métaux différents. L'institution japonaise de *ningen koku hô* ou *mukei bunkazai*, « trésors nationaux vivants », répond à un souci du même ordre. Et de bons esprits pensent que les succès économiques du Japon tiennent, au moins pour partie, au fait qu'il a su sauvegarder la symbolique de la production prérizicole au profit de la production rizicole d'abord, du pouvoir impérial ensuite (avec la restauration Meiji), enfin de la production industrielle ; autrement dit, en sachant capitaliser le passé au lieu de le détruire.
- 38 Depuis une quarantaine d'années, des tendances se sont fait jour d'abord en Suède, en Italie et aux États-Unis (où on les appelle *job enlargement*, « élargissement des tâches »), pour reconstituer à l'usine un procès de production comparable à celui qui, au XIX^e siècle,

faisait des houillères ou des verreries des sortes d'agrégats d'entreprises individuelles où le travail engageait la responsabilité de chaque ouvrier et restait proche de l'artisanat. Cet intérêt pour des formes traditionnelles de productivité se manifeste aujourd'hui par plusieurs indices : passage du salariat à plein temps à des emplois plus souples, services collectifs davantage fondés sur la vie associative et les relations de voisinage, meilleure conscience des spécificités sociales et culturelles, souci croissant de recréer un certain équilibre entre l'homme et son milieu...

- 39 Autre raison de croire qu'on peut donner à la question une réponse positive : les modes de production nous sont apparus hétérogènes, et même jusqu'à un certain point, incompatibles, quand nous les considérons principalement sous l'angle économique, c'est-à-dire d'après leurs résultats quantifiables. Mais, comme je le soulignais au début de cet exposé, la productivité n'est pas, par essence, un phénomène économique ; elle relève de facteurs d'un autre ordre, techniques, sociaux et même moraux. Beaucoup de faits l'attestent. On a établi par des mesures précises, en Australie et en Mélanésie, qu'il faut trois à quatre fois moins de temps pour abattre un arbre avec une hache d'acier qu'avec une hache de pierre. Pourtant, l'introduction d'outils de métal n'a pas accru les défrichements ni stimulé la production agricole. Le temps gagné fut consacré à des occupations traditionnelles et qu'on peut dire de luxe : la guerre, les cérémonies, les danses, les voyages... Exception remarquable : certaines tribus de la Nouvelle-Guinée dont la culture traditionnelle comportait une production marchande – le sel végétal dont elles avaient le quasi-monopole et qu'elles vendaient aux autres tribus – la développèrent considérablement pour se procurer par troc des haches d'acier auprès de voisins mieux pourvus. Ainsi l'apparition d'outils de métal accrut indirectement la productivité d'une industrie bien enracinée dans la culture, mais non pas celle des produits de subsistance à quoi un outillage étranger à la culture aurait dû plus directement servir. On a fait des observations analogues en Amérique du Sud et en Australie. Dans cette dernière région vit une tribu dépourvue de la pierre indispensable pour fabriquer les haches ; elle se procurait cette matière première par échange avec les peuples voisins. Ces transactions et la fabrication des haches constituaient un monopole masculin. Les femmes, principales utilisatrices des haches, devaient les emprunter à leur mari, leur père ou leur oncle. Les hommes tiraient de ce privilège une autorité et un prestige qui s'étendaient jusqu'au domaine religieux, en raison des représentations symboliques et des croyances mystiques dont les haches étaient l'objet.
- 40 Quand les haches d'acier apparurent, la productivité n'augmenta pas ; le temps gagné fut mis au service de la moins productive des occupations : le sommeil. En effet, les outils de métal détruisaient tout ce qui faisait la richesse et l'originalité de la culture indigène. Privé de son rôle essentiel, un réseau complexe de relations politiques et d'échanges commerciaux cessa de fonctionner ; les femmes et les adolescents, auxquels les missionnaires distribuaient libéralement des haches, disposèrent d'instruments dont la possession était naguère réservée aux hommes adultes et aux vieillards. Tombés sous la dépendance de leurs cadets et des femmes, les anciens perdirent toute autorité. La structure sociale traditionnelle s'effondra, et la tribu entra dans son déclin.
- 41 Rien ne montre mieux que de tels exemples comment la productivité, que nous sommes portés à évaluer par ses seuls résultats économiques, peut, au contraire, dépendre d'attitudes psychologiques traditionnelles et de l'ensemble des rapports sociaux. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, quand on voulut installer des entreprises industrielles en Afrique, un économiste remarqua qu'en augmentant de 30 % le salaire

auquel la main-d'œuvre était habituée, on accroissait seulement l'absentéisme : plutôt que gagner davantage, les ouvriers préfèrent travailler moins. Tout changea quand on fit l'expérience de tripler les salaires ; avec une augmentation de 300 %, l'ardeur au travail naquit. Autrement dit, pour que la productivité démarre, il fallait provoquer une rupture du niveau de vie si brusque qu'elle changeât la quantité en qualité. C'est l'accès subit à des jouissances de luxe, non la simple amélioration des conditions d'existence habituelles, qui pouvait la déclencher.

- 42 Or, quand on s'attache moins aux résultats économiques de la productivité qu'à ses ressorts psychologiques et moraux, même entre les modes de production qu'on peut croire les plus hétérogènes et relevant d'espèces différentes, certains invariants apparaissent.
- 43 Les exemples que je viens de passer en revue le montrent, et j'aimerais en ajouter quelques autres provenant de sociétés préhistoriques, de celles, actuelles, qu'étudient les ethnologues, et de sociétés industrielles modernes ; ils confirment que des préoccupations non utilitaires furent et continuent d'être un des premiers moteurs de la productivité.
- 44 Les préhistoriens et les archéologues ont noté que les innovations qui donnèrent naissance aux grands arts de la civilisation comme la poterie et la métallurgie furent d'abord réservées à la confection d'ornements et de parures. La plus ancienne combinaison chimique de type industriel réalisée par l'homme fut peut-être celle, en plusieurs étapes, du phosphate tétracalcique ; loin qu'elle eût une fin utilitaire, on la doit aux peintres magdaléniens de la grotte de Lascaux qui cherchaient ainsi à obtenir, dans un but esthétique, un pigment d'une nuance particulière.
- 45 L'histoire de la domestication des animaux, à quoi j'ai déjà fait allusion, démontre que ceux-ci furent un luxe, un signe de richesse, un symbole de prestige – ils le sont toujours en Afrique orientale et dans l'Inde – bien avant de devenir un moyen de production alimentaire ou industrielle. Les anciens Grecs considéraient les applications techniques, par exemple celles de la géométrie, comme des sous-produits assez méprisables de purs jeux de l'esprit. Archimède fut un grand inventeur, mais Plutarque le loue d'avoir employé son esprit et son étude à écrire seulement « des choses dont la beauté et la subtilité ne furent aucunement mêlées avec la nécessité ». Contrairement à ce qu'on imagine, les anciens Aztèques du Mexique n'ignoraient pas la roue, car on trouve dans les tombes des jouets en forme de charrettes munies de ce dispositif ; simplement, ils ne daignèrent pas l'affecter à des usages pratiques. On observe, dans le Nouveau Monde et dans le Sud-Est asiatique, que les premières plantes cultivées ne furent jamais des nourritures de base mais des produits de luxe : piments, agaves au Mexique ; coton, gourdes en Amérique du Sud ; tournesol, *Chenopodium* et *Iva* dans l'est des États-Unis ; betel et noix d'arec en Thaïlande... Il s'agissait donc essentiellement, pour l'homme, d'accroître le nombre des plantes rares plutôt que de répandre les plantes alimentaires, suffisamment abondantes à l'état sauvage pour satisfaire tous les besoins. Dans l'ancienne Californie, le commerce intertribal portait, non sur des produits de consommation courante, mais sur des articles de luxe : minéraux, plumes, rondelles de coquillage, obsidienne, etc.
- 46 Des attitudes du même type persistent dans les sociétés contemporaines. Les spécialistes de sociologie industrielle dénoncent à juste titre une contradiction entre ce qu'ils appellent la productivité objective, qui impose la parcellisation et l'appauvrissement des tâches, la perte d'initiative dans le travail, l'éloignement du producteur de son produit

– où donc l'accroissement quantitatif de la productivité s'opère aux dépens du goût de produire – et la productivité subjective qui permet à la personnalité du travailleur et à son besoin inné de création de s'exprimer. Brimée par les méthodes industrielles modernes, cette productivité subjective se réfugie dans de curieuses coutumes, telles celles que les métallurgistes français nomment la « bricole » ou la « perruque », consistant à détourner la matière première et les outils de l'entreprise pour en faire un usage particulier. Cette activité de nature presque rituelle marque un retour aux sources de la productivité : elle offre un caractère récréatif, permet à celui qui s'y livre de reconstituer en entier le procès du travail, depuis la conception jusqu'à l'exécution. Enfin, elle fait appel à la coopération chaque fois qu'il est nécessaire de mettre tout un réseau d'amitiés en branle pour réaliser des « bricoles » très élaborées. De même, on voit parfois au domicile des verriers des objets purement décoratifs et témoignant d'une grande virtuosité technique, que, dans le temps volé à l'usine, l'ouvrier s'est ingénié à créer pour son plaisir avec les déchets des fabrications commerciales.

- 47 De toutes ces observations, qui s'étendent sur des millénaires, il résulte, ainsi que l'écrivait un économiste américain il y a plus d'un demi-siècle, que « *production is not a means only, a necessary evil, a sacrifice made for the sake of some good entirely outside the production process. We are impelled to look for ends in the economic process itself (as a) sphere of self-expression and creative achievement* »¹.
- 48 Il faut donc louer les organisateurs de ce symposium d'avoir inscrit à son programme l'amélioration (*improvement*), non l'accroissement (*increase*) de la productivité. Car, comme Bergson le disait de la morale et de la religion, la productivité a elle aussi deux sources. Sous l'action de facteurs externes, telles les poussées démographiques et autres tensions affectant le corps social, l'homme est incité à produire toujours davantage ; nous l'avons vu pour l'agriculture. D'autre part, l'homme éprouve des besoins qui émanent de sa nature profonde : s'accomplir comme personne, imprimer sa marque à la matière, donner par des œuvres une expression objective à sa subjectivité.
- 49 Or – un récent rapport de l'Unesco le souligne – la productivité envisagée sous l'angle exclusivement quantitatif, autrement dit la croissance, est aujourd'hui une « idée malade » en raison des déséquilibres sociaux, culturels et politiques qu'elle entraîne, et des valeurs nouvelles qui émergent (valeurs anciennes plutôt, vers lesquelles on se retourne) : identité et autonomie, décentralisation des tâches, plus de responsabilité dans l'exécution, enracinement géographique, culturel ou éthique.
- 50 D'ailleurs, les problèmes de la productivité, formulés en termes quantitatifs, ne sont-ils pas déjà dépassés en tant que problèmes humains, dans la mesure où la production fait et fera de moins en moins appel au travail vivant ? C'est pendant une phase limitée de l'évolution industrielle, et qui probablement touche à sa fin, que son progrès a dépendu de machines servies par l'homme et a donc pu se satisfaire d'une main-d'œuvre non qualifiée. Nous ne connaissons les énormes périodes préhistoriques que par ce qui en a subsisté, c'est-à-dire l'outillage. Mais il ne faut pas oublier que, derrière ces outils, il y eut des hommes qui, pour les fabriquer, devaient posséder un savoir d'autant plus élaboré que la matière était rebelle, et, pour s'en servir, une habileté manuelle, une précision et une ingéniosité d'autant plus grandes que ces outils étaient moins spécialisés.
- 51 C'est donc au niveau de l'homme, non des outils et des machines, qu'il faut se placer pour apercevoir les constantes ; et c'est d'une juste appréciation de ces constantes trop longtemps oubliées, sinon même malmenées, que doit partir tout effort pour améliorer la productivité. Progrès technique et productivité constituent des variables indépendantes :

chaque système technique, fût-ce le plus rudimentaire, demande un très haut degré de perfection artisanale, et, sous ce rapport, tous se valent. Car, dans cette perspective, il n'y a pas de différence entre l'artisan du paléolithique supérieur qui, voici dix ou quinze mille ans, réalisait les prodiges techniques que constituent les fameuses pointes de Solutré – d'un galbe, d'une légèreté, d'une finesse d'exécution incomparables – et l'ouvrier hautement spécialisé auquel on confie les montages les plus délicats dans une usine d'instruments électroniques modernes. Ils ne mettent pas en œuvre le même type de savoir, mais la qualité du métier est égale.

- 52 Nous avons aussi constaté que la productivité de chaque système technique peut soudain s'accélérer ou subir, au contraire, des ralentissements ou des arrêts. Cela s'est produit aux temps préhistoriques, et cela se produit aujourd'hui. On a calculé que si, dans les pays développés, la production automobile se poursuivait au rythme suivi depuis vingt ans, il y aurait un jour plus de véhicules que d'habitants ; il est donc inconcevable que ce rythme se maintienne indéfiniment : à plus ou moins longue échéance, le succès d'un système technique rencontre ses limites et commence à déperir.
- 53 En revanche, tous les faits que nous avons considérés suggèrent qu'au sein ou à la périphérie de chaque système technique existent des embryons de systèmes d'un rang plus élevé, qui s'y manifestent d'abord sous forme ludique ou spéculative. Nous l'avons vérifié à propos d'origines diverses : agriculture, domestication des animaux, sciences appliquées des anciens Grecs. Des pressions externes, sur la nature desquelles on discute, contribueraient à faire passer ces systèmes virtuels à l'existence actuelle. On aboutirait donc au schéma suivant : dans chaque société ou groupe de sociétés, à un moment de l'histoire, le système régnant, d'abord en expansion, se ralentirait progressivement jusqu'à atteindre la limite de sa capacité ; en suite de quoi un passage, qualitatif cette fois, se ferait vers un nouveau système technique. À une productivité simplement accrue dans les limites du système existant, devenue « malsaine » de ce fait, succéderait une productivité « saine » dans le cadre d'un système supérieur, et qui, au bout d'un certain temps, deviendrait « malsaine » à son tour.
- 54 Si l'on acceptait cette façon de voir, le problème sur lequel ce symposium a eu à réfléchir ne serait pas tant celui d'une amélioration de la productivité des produits, que celui de l'amélioration de la productivité des systèmes. Peut-être un des maux dont souffre la productivité d'aujourd'hui tient moins à l'insuffisance quantitative des richesses produites qu'au fait que nous restons tributaires du plus vieux système technique dont nos premiers ancêtres dépendirent : pour tout ce qui touche à l'exploitation des ressources naturelles, nous sommes encore des prédateurs.
- 55 Or, pour qu'une société soit capable de produire des systèmes toujours meilleurs, elle doit moins s'attacher à produire des biens matériels en quantités accrues que des hommes d'une qualité supérieure : c'est-à-dire des êtres capables de produire ces systèmes. Pour proposer une réflexion d'ensemble sur des problèmes particuliers aux sociétés modernes, vous avez, de façon paradoxale, fait appel à un ethnologue, spécialiste d'humbles sociétés qui ne se posent pas les mêmes problèmes. Leur économie n'est pas fondée sur le marché, mais sur d'autres principes qui ont pour effet de convertir le volume des richesses produites en valeurs qualitatives : accomplissement personnel dans un ouvrage, estime des proches, prestige moral et social, accord réussi entre l'homme et les mondes naturel ou surnaturel.
- 56 Tel est, en guise de conclusion, le message que l'ethnologue pourrait adresser aux responsables politiques, industriels, syndicaux et scientifiques ici réunis : les inviter à

tout faire pour découvrir ou redécouvrir le secret d'une médiation, entre les conquêtes techniques, les contraintes démographiques et économiques du monde moderne – si radicalement neuves qu'il y a quelques décennies, nul n'aurait pu les concevoir – et des attitudes mentales, des aspirations individuelles inhérentes à notre espèce, de la reconnaissance desquelles dépendent les chances qu'a notre civilisation de survivre, et, seulement si elle consent à mieux respecter en elle la nature humaine, de prospérer.

NOTES

1. . Frank Knight, « The ethnics of competition », *The Quarterly Journal of Economics* 37, 1923.

AUTEUR

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Collège de France, Paris